

LE COURAGE D'ÊTRE¹

- AVERTISSEMENT

Le but de cette analyse est de donner un reflet personnel du message de Tillich qui passe pour être son (et un) chef-d'œuvre dans le domaine inépuisable de la recherche du sens. Cette analyse pourrait être complétée par la pertinente revue que l'auteur déroule des productions philosophiques occidentales dans ce domaine. Elle le pourrait aussi avec la systématique que l'auteur attribue aux différents types d'angoisses qui alimentent la quête de sens. Elle gagnerait enfin à davantage de réflexion par rapport au texte. Quant à la dimension psychanalytique ou freudienne de l'œuvre, nous l'avons écartée comme étant devenue plutôt d'intérêt historique. Au contraire ce n'est pas à notre avis le cas du reste de l'œuvre qui reprend toute sa pertinence dans notre époque de crise et de perte de sens.

Le Courage d'être est une somme humaniste qui propose avec créativité, savoir et rigueur un retour aux conditions qui fondent, avec notre identité, notre recherche de sens. La démarche ne comportant pas d'a priori philosophique, éthique ou religieux, elle s'adresse à chacun, croyant et non-croyant. Elle met par ailleurs en avant la dialectique protestante de la responsabilité personnelle et de la participation à la société, à l'Eglise, à Dieu. C'est à nos yeux une synthèse innovante de la quête de sens à ce jour.

1- LE CONCEPT TILLICHIEU DU COURAGE D'ÊTRE

Le concept Tillichien de *courage* se situe au croisement des analyses théologiques, sociologiques et philosophiques de la condition humaine : il donne une réponse à la question du *sens* de la vie, une réponse qui se développe en corrélation avec celle de l'*être*, de ce qu'il est, ou supposé être.

S'il est vrai que le courage a pour référent l'*éthique*, il prend sa source dans l'individu tout entier, avec ce qu'il est, ce qu'il ressent, ce qu'il croit, ce qu'il fait, et son contraire. Ainsi, au lieu de partir de l'*éthique*, Tillich part de l'*ontologie* pour déterminer ce qui fait *sens*.

A ce titre son analyse relève d'un *humanisme* qu'il redéfinit le long d'un fil rouge historico-critique qu'il remonte à Platon et Aristote et qu'il déroule jusqu'à l'*existentialisme*. Cette redéfinition du courage (une quasi-déconstruction, pour employer un terme encore récemment à la mode) historique ouvre sur une approche contemporaine ou postmoderne parfaitement pertinente, qui rejoint les notions de banalisation des valeurs décrites abondamment par Hannah Arendt.,

Le courage appartient à l'éthique mais il s'enracine dans la totalité des dimensions de l'existence humaine et, en dernière analyse, dans la structure de l'être-même.²

La définition du courage donnée par Tillich est celle d'être «en dépit de» :

Le courage d'être est l'acte éthique par lequel l'être humain affirme son propre être en dépit des éléments de son existence qui sont en lutte avec son affirmation de soi essentielle.³

En «dépit de» vise à la limite le *non-être*. La dynamique du courage d'être, interpelle à la fois l'être, le non-être et leur unité. Comment concevoir que l'être englobe à la fois lui-même et le non-être ? C'est que le courage d'être est une puissance créatrice.

¹ TILLICH Paul Le Courage d'être, Genève, Labor & Fides, 2014, (1952, 1980)

² TILLICH, op cit 33

³ Id. p. 35

2- L'ANGOISSE ET LA CRAINTE

Avec le courage d'être intervient la conscience que le non-être fait partie de l'être. C'est cette connaissance qui produit l'*angoisse*, l'angoisse du non-être. Ce n'est pas une angoisse abstraite au sens de l'universel caractère passager des choses, en particulier au sens de notre propre finitude comme finitude ultime. L'angoisse n'a pas d'objet, puisque son objet est la négation de tout objet. Il n'est pas d'appui possible pour la pure angoisse, ni dans le combat, ni dans la participation, ni dans l'amour, puisque l'origine de l'angoisse, c'est le néant. Au contraire de l'angoisse la *crainte* est concrète, puis qu'elle

a un objet défini auquel on peut faire face, que l'on peut analyser, attaquer ou supporter.

On peut intégrer la crainte dans l'affirmation de son être, ce qui n'est pas le cas de l'angoisse. *Crainte* et *angoisse* sont en tension corrélatrice réciproque.

Tillich donne l'exemple de la mort. L'angoisse de la mort est celle de l'absolu inconnu, de ce qu'il y a après la mort, le non-être qui demeure non-être et contre lequel l'être est incapable de se protéger.

L'angoisse, dans sa nudité est toujours angoisse du non-être ultime.⁴

L'angoisse amène l'homme à se donner des sujets de crainte.

L'esprit humain n'est pas seulement, comme l'a dit Calvin, une fabrique permanente d'idoles ; il est aussi une fabrique permanente de craintes : la première pour échapper à Dieu, la seconde pour éviter l'angoisse. Et il y a une relation entre les deux, car faire face au Dieu qui est vraiment Dieu, veut dire faire face aussi à la menace absolue du non-être.⁵

3- LES TROIS TYPES D'ANGOISSE

Le *non-être* dépend de l'*être* qu'il nie. Ce fait définit la *priorité ontologique* de l'être sur le non-être. L'être est menacé dans trois types de direction par le non-être, soit dans l'affirmation ontique de soi :

3.1- L'angoisse du destin et de la mort

Le non-être menace l'affirmation ontique de l'être de façon relative en termes de destin, et de façon absolue en termes de mort. La menace du non-être est fondamentale, universelle, inévitable (nécessité ultime).

La menace de la mort est essentielle, absolue, certaine, nécessaire. Elle est donnée. L'angoisse de la mort est celle du non-être.

Toutes les tentatives pour la repousser sont inutiles.⁶

Dans toutes les civilisations l'être humain est conscient de la menace du non-être et il a besoin de courage pour s'affirmer en dépit de cette menace.⁷

Tillich observe que l'angoisse de la mort a augmenté concomitamment avec l'individualisation de l'être humain.

La menace du destin est contingente, éventuelle, fortuite. Elle génère la crainte, celle de son occurrence (pas de nécessité ultime)

⁴ id. p. 68

⁵ 70

⁶ 73

⁷ Id.

Les deux menaces pèsent sur l'être humain et celle de la mort donne sa perspective à celle du destin.

Il ne fait pas de doute que l'angoisse de la mort couvre de son ombre toutes les angoisses concrètes et leur donne leur sérieux ultime.⁸

La question est, pour la recherche de sens : y a-t-il un courage d'être correspondant à la menace du destin et de la mort ?

3.2- L'angoisse du vide et de l'absurde

Le *non-être menace* l'affirmation spirituelle de l'être de façon relative en termes de vide et de façon absolue en termes d'absurde. L'affirmation de soi spirituelle est le fait de vivre de façon créative dans les diverses sphères de la culture, soit équivaut à trouver le *sens de vivre* spontanément en action et réaction avec les contenus de la vie culturelle.⁹

L'angoisse de l'absurde est absolue. C'est celle de perdre sa *préoccupation ultime*, celle qui *donne du sens* à toutes les autres préoccupations. C'est la perte du sens spirituel et de sa symbolique qui engendre cette perte ultime.

Quant à la crainte du vide, elle est relative et se réfère aux contenus particuliers de la vie spirituelle. C'est par exemple celle d'une croyance qui s'effondre.

L'angoisse du vide nous conduit à l'angoisse de l'absurde.¹⁰

Les deux menaces pèsent de même sur l'être humain et celle de l'absurde donne sa perspective à celle du vide.

Quid de la notion de *doute* ? Dans tout questionnement, comme dans toute angoisse ou crainte, il y a présence du *doute*. En fait le doute est la condition de base de la *vie spirituelle*. Seul le doute total, irréfléchi, existentiel, peut détruire la vie spirituelle.

Avant cette destruction l'être humain s'essaye à une voie qui le fasse réintégrer la réalité, lui permette de refonder, pour retrouver le sens, sa participation universelle, de briser son isolement comme individu. Il risque d'échouer alors dans le conformisme participatif, soit de sombrer dans le totalitarisme ou le collectivisme, nous dirions aujourd'hui l'*activisme* religieux. C'est qu'alors les questions existentielles lui sont posées et les réponses données de façon autoritaire, il a perdu le sens qui lui est propre au profit du sens qui est collectif.

La signification est sauvée, mais le soi est sacrifié. Et puisque la victoire sur le doute était une affaire de sacrifice, celui de la liberté du soi, il en restera une marque sur la certitude retrouvée : celle d'une assurance fanatique.¹¹

Le non-être menace des deux côtés, de l'ontique et du spirituel car l'être humain est *un*.

3.3- L'angoisse de la culpabilité et de la condamnation

Les deux menaces de la culpabilité et de la condamnation pèsent sur l'être humain et celle de la condamnation donne sa perspective à celle la culpabilité.

⁸ 74

⁹ Cf. 76

¹⁰ 78

¹¹ 79

Le non-être menace l'affirmation de soi morale, de manière relative en termes de culpabilité, et de manière absolue en termes de condamnation.

L'être humain est *responsable* de sa destinée. Ses actes sont imprégnés de bien et de mal. C'est que le *non-être* est mêlé à l'*être* dans son affirmation de soi morale, comme dans son affirmation de soi spirituelle et dans son affirmation de soi ontique. C'est la conscience de cette ambiguïté qui est ressentie comme culpabilité.

Pour retrouver le *sens*, l'être humain convertit son angoisse de la culpabilité en *action morale*, sans se préoccuper des éléments de non-être, ou d'imparfait, ou d'ambigu qu'elle comporte. Il intègre avec courage le non-être dans sa recherche et dans son affirmation de soi. Dès lors soit il se base sur les contingences et il tend à mépriser les jugements moraux et les exigences morales qui les fondent, et il tend à la rigueur morale et à l'autosatisfaction qui en découle. Or l'action morale demeure en retrait de soi, et l'affirmation de soi *dépasse* l'action morale.

Dans le deux cas, que l'on nomme habituellement anomie et légalisme, l'angoisse de la culpabilité se tient à l'arrière-plan ; mais parfois aussi, elle éclate au grand jour, à maintes reprises, provoquant une situation extrême de désespoir moral.¹²

L'être humain, dans sa recherche de *sens*, a la responsabilité de pratiquer un discernement entre les différents points de vue du non-être : moral, ontique, spirituel. Chaque type d'angoisse relatif est immanent aux autres, comme interconnecté.

Le célèbre mot de Paul sur le : «péché, aiguillon de la mort» souligne l'immanence de l'angoisse de la culpabilité à l'intérieur de la crainte de la mort. Et la menace du destin et de la mort est toujours en train de tenir en éveil et d'accroître la menace de la culpabilité.¹³

Cela étant dit, les traces de sens de la vie ou de l'être, ou du courage d'être, peuvent s'élargir, jusqu'à redevenir ou devenir des significations existentielles, grâce aux repères de la loi morale :

L'obéissance à la loi morale, c'est-à-dire à notre propre être essentiel, exclut le vide et l'absurde sous leurs formes radicales. Si les contenus spirituels ont perdu leur pouvoir, l'affirmation de soi de la personnalité morale peut être un moyen pour redécouvrir le sens de l'existence.¹⁴

Tillich relève des périodes d'angoisse, qui sont à chaque fois des basculements culturels :

- à la fin de la civilisation antique, c'est l'angoisse ontique qui prédomine
- à la fin du Moyen-âge, l'angoisse éthique
- à la fin de la période moderne, l'angoisse spirituelle.

4- VITALITÉ ET COURAGE

Pour Tillich les expressions de *crainte* et d'*angoisse* (suite au manque de *sens*) peuvent être qualifiées d'«affirmation de soi sur ses gardes».¹⁵ Il complète ainsi le plan *existentiel* par la mention d'un processus vital réservé à l'être humain pour *trouver du sens et résister au non-être* :

¹² 83

¹³ 83

¹⁴ 83

¹⁵ 106

Sans une crainte qui anticipe et une angoisse qui contraint, aucun être fini ne saurait exister. Le courage, dans cette perspective, consiste à être prêt à assumer des réalités négatives, dans le but d'une plus complète réalité positive.¹⁶

Le vrai *courage*, de même que la vraie *crainte*, sont donc l'expression d'une *vitalité* pleinement réalisée. La crainte a pour fonction d'anticiper les menaces et de permettre de prendre des mesures appropriées. L'*angoisse* ne le permet pas, puisqu'elle ne se réfère à aucun objet.

Quant à la *vitalité*, ou puissance vitale, elle est à la mesure du *sens* que l'être humain veut donner à son être, à savoir son *intentionnalité*. *Vitalité* et *intentionnalité* sont interdépendantes, allant même jusqu'à se dépasser dans la réalisation de soi et du sens :

La vitalité est ce pouvoir de créer au-delà de soi-même sans se perdre soi-même.¹⁷

Quel est le lien entre l'*intentionnalité* et le *sens* ?

L'*intentionnalité* est le fait d'être dirigé vers des contenus pleins de signification.¹⁸

Tillich ouvre la porte des théories du langage qui interviendra bien plus tard dans l'espace de définition de l'être ou de son relationnel. La parole permet de sortir de soi, de son être, de participer et de se détacher du contingent pour se projeter dans le conceptuel, ou l'intentionnel :

L'expression la plus fondamentale de ce fait est le langage, qui donne à l'être humain le pouvoir de se détacher du donné concret, et après s'en être éloigné, d'y revenir pour l'interpréter et le transformer.¹⁹

Le terme grec *arété* (latin *virtus*) exprime l'idée d'une unité qui regroupe tout en préservant leur synergie, force et valeur, dans la puissance d'être et l'accomplissement d'un sens, jusqu'à commander le sacrifice de l'être pour le préserver (le héros antique). Ce courage exprime autant l'*intentionnalité* que la *vitalité* et c'est sa *vitalité spirituellement formée* qui lui donne toute sa vertu, sa signification.

Ce *courage d'être* dépasse l'*éthique*. Plus, il n'a rien voir avec elle. Dans le cas contraire l'être tombe dans le *moralisme*. La puissance d'affirmation de soi en «dépît de» est typique de l'Antiquité. Elle est ce qu'elle attendait de ses héros, les héros qui seuls accédaient à l'éternité, brisant par leur courage d'être la finitude de la mort et du destin. C'est une question de destin, car seul le destin échappe au héros qui en est le plus souvent la victime, sans pour autant rabaisser son courage d'être, un destin qui échappe d'ailleurs même aux dieux. Cela n'exclut pas le courage, mais on ne peut pas commander le courage en obéissant à une norme, à un commandement.

Nous pouvons conclure sur ce mot de Tillich à propos de la reprise subséquente de la vertu *arété* par la religion (nous dirions plutôt la théologie) :

En termes religieux, c'est une question de grâce.

5- LE COURAGE D'ÊTRE PARTICIPANT

L'être est à la fois *ipsité* et *relation* au monde, ou *participant*. Il y a tension ou corrélation entre ces deux pôles. Cette tension est source de la puissance du courage d'être «en dépît de».

¹⁶ 106-107

¹⁷ 110

¹⁸ 110

¹⁹ 110

Ainsi La *participation* a une nature éminemment dialectique, c'est une puissance d'être qui exprime l'affirmation de soi «comme soi» avec l'affirmation de soi comme «participant à», les deux étant «en dépit de » :

C'est un seul et même courage qui intègre la double menace du non-être.²⁰

Pour Tillich l'affirmation de *soi ontologique* précède toutes les distinctions métaphysique, éthique ou religieuse servant à définir le soi et elle se fonde dans la corrélation entre l'être en tant que *soi* et en tant que *participant*. Et de là découle la définition du *courage d'être* et, partant, nous l'ajoutons, du *sens* de la vie :

Les principes ontologiques ont un caractère bipolaire conforme à la structure bipolaire fondamentale de l'être : celle du soi et du monde.

Les premiers éléments bipolaires sont l'individuation et la participation.

Le rapport au problème du courage est évident si on définit le courage comme l'affirmation de soi en dépit du non-être.

C'est le soi individuel qui paraît au monde, c'est-à-dire à la structure universelle de l'être.²¹

Platon parle de *methexis*, soit la participation de l'individu à l'universel. Dans tous les cas la participation est à la fois une identité partielle et une partielle non-identité.

La polarisation sur le *soi* étouffe le courage d'être et le *sens*, jusqu'à laisser le non-être envahir l'être. La polarisation sur la *participation* entraîne la banalisation de l'être et du *sens*, jusqu'à la perte de l'individualité.

A la Renaissance la doctrine conçoit l'individu comme un microcosme qui participe au mouvement créateur du macrocosme. Telle est la possibilité de synthèse entre l'être mu par son courage et sa participation à son environnement dans sa recherche de sens. L'Eglise universelle tend alors à jouer à l'extrême le rôle de l'environnement donneur de sens. Malgré la Protestation de la Réforme qui visait à redonner à l'être le sens de son ipséité, et le mouvement romantique de la culture avec la mise en avant de l'individu et du sens que sa sensibilité propre pouvait lui prodiguer, l'industrialisation et la démocratisation aux USA (point de vue tillichien), ont déporté le curseur sur la *participation* au détriment de l'*être* et du *sens*.

L'enthousiasme cosmique de la Renaissance s'est dissipé sous l'influence du protestantisme et du rationalisme ; et lorsqu'il fit sa réapparition avec le mouvement classico-romantique, à la fin du XVIIIe et au début du XIXème, il ne fut pas capable d'exercer une grande influence sur la société industrielle.²²

Pourtant, car le constat pour Tillich est nuancé (il ne le sera pas pour Marx par exemple), la source du courage d'être participant, tout en développant le soi dans la recherche de **sens**, a façonné l'individu dans l'histoire de la civilisation occidentale et plus particulièrement aux USA.

Les néo-stoïciens de la Renaissance, en transformant le courage d'accepter passivement le destin comme le faisaient les anciens stoïciens en une lutte active contre le destin, ont bel et bien préparé la voie du courage d'être dans le conformisme démocratique de l'Amérique.²³

²⁰ 118

²¹ Cf.115 à 118

²² 135

²³ 132

Ainsi, au final, vit le jour un conformisme démocratique qui restreignit toutes les formes extrêmes du courage d'être soi sans détruire les mouvements libéraux qui le distinguaient du collectivisme. Et, malgré tous ces changements, il y avait quelque chose qui demeurait : le courage d'être participant au mouvement qui produisait l'histoire.²⁴

Le développement créateur auquel on participe comporte naturellement des risques, des échecs et des catastrophes, mais qui ne savent pas le courage.

Attention : pour distinguer le *sens*, il s'agit de faire la part entre la *fin* et les *moyens*, l'acte *producteur* et le *but* de la production. Ces discernements opérés par Tillich évoquent pour nous les analyses d'Hannah Arendt notamment sur la *Condition humaine, Homo faber, Homo laborans*, etc.

L'être trouve bien sa *puissance d'être*, et donc son *courage* et le *sens* de son action, dans le fait d'être actif, de produire. La question est : quel est le sens de tout ce travail, ou de cette production ?

Cela signifie que c'est dans l'acte producteur lui-même que se trouvent la puissance et la signification de l'être. C'est là une partie de la réponse à la question que posent souvent les observateurs étrangers et plus particulièrement les théologiens : pourquoi ? Quelle est la fin de tous ces moyens magnifiques nourris par l'activité productrice de la société américaine ? Les moyens n'ont-ils pas absorbé les fins, et la production effrénée de moyens ne révèle-t-elle pas l'absence de fin ?

C'est bien la *production* (une forme de participation) qui est la fin visée, ou bien le *sens* donné à l'activité productrice, et non pas les produits eux-mêmes, ni les outils de productions.

Nous soulignons au passage la pertinence de cette observation à une époque où la finance, qui est l'outil de l'économie, a renversé les rôles pour devenir le but de l'économie, pire un but en soi qui épuise l'économie. Il y a inversion de sens. De là découle la perte de toute vision future, créatrice, prophétique.

Les moyens et la production des moyens implique davantage : ce ne sont pas les moyens et les gadgets qui sont le *telos*, la visée ultime de la production, c'est la production elle-même.

Les moyens sont plus que des moyens, ils sont ressentis comme des créations, comme des symboles de possibilités infinies que recèle la production humaine. C'est que l'être est essentiellement capacité productive.²⁵

Tillich fait la distinction entre *créateur* et *producteur*, puisque dans la culture occidentale la création est liée au divin. Dans ce contexte le courage d'être participant implique le sens de la foi, ou bien le sens du progrès, bref la vision du futur, la vision que nous taxons de prophétique, celle qui donne du *sens* avec le *courage d'être*. C'est le *sens* du progrès qui a généré le *conformisme démocratique*.

La vision, le progrès ne vont pas sans la *confiance*, en particulier la *confiance qui fait le courage d'être*. Attention, le progrès n'est pas un concept métaphysique, mais il tire bien sa vision du courage d'être « en dépit de ».

Au sens de progrès (marche en avant) l'action et la confiance dans le progrès sont inséparables. Le progrès apparaît comme une loi universelle, métaphysique, d'évolution progressive selon laquelle l'accumulation donnerait naissance à des formes et à des valeurs de plus en plus élevées.

Le courage de participer au processus producteur ne dépend pas de l'idée métaphysique de progrès, mais intègre l'angoisse sous ses trois formes.

²⁴ 135

²⁵ 137-137

Dans la production qui fait sens, la *participation* joue une fonction décisive. On retrouve les *craintes* du chômage (concrètes), etc. :

L'angoisse que surmonte le courage d'être participant au processus producteur est considérable parce que la signification du destin aujourd'hui c'est la menace d'être exclu d'une telle participation par le chômage ou la perte de la sécurité socio-économique. Cette situation est spécialement remarquable dans une société hautement compétitive où la sécurité de l'individu ne correspond à presque rien.²⁶

Où l'on retrouve le courage d'être en dépit de la mort et de son angoisse, mais métamorphosé en idée moderne de *participation* au processus *producteur*. Nous rajoutons : créateur !

Quant à l'angoisse d'avoir à mourir elle est contrée de deux façons. Tout d'abord la réalité de la mort est exclue au plus haut point de la vie quotidienne. Les morts n'ont pas le droit de montrer qu'ils sont morts, c'est pour cela qu'on les maquille en leur donnant un masque de vivant. En deuxième lieu et c'est le plus important dans le comportement à l'égard de la mort, il y a cette croyance en une continuité de la vie qu'on appelle l'immortalité de l'âme. Il ne s'agit pas d'une doctrine chrétienne, et à peine d'une doctrine platonicienne. L'idée moderne d'immortalité exprime la continuité d'une participation au processus producteur, participation qui se réalise dans un temps et un monde sans fin. Ce n'est pas le repos éternel de l'individu en Dieu, mais sa contribution illimitée à l'élan dynamique de l'univers qui lui donne le courage d'affronter la mort.

La production permet de renouveler la distinction entre l'angoisse du destin et celle de la mort :

L'angoisse du doute et de l'absurde est virtuellement aussi grande que l'angoisse du destin et de la mort. Elle s'enracine dans la nature de la productivité finie.

De même pour l'angoisse de la culpabilité et de la condamnation, avec des nuances :

Quant à l'angoisse de la culpabilité et de la condamnation, elle a maintenu son origine dans les manquements relatifs à l'organisation et à la réalisation des tâches dans le cadre des activités créatrices de la société. Ainsi c'est le groupe social auquel on participe de façon productive qui juge, pardonne et réintègre une fois que les correctifs ont été apportés et que l'amélioration est devenue visible. C'est là la raison de l'insignifiance existentielle du pardon des péchés.²⁷

Nous soulignons que la concentration de l'être sur le pôle de la participation le conduit à la banalisation de son ipséité, jusqu'au collectivisme et au fanatisme.

Le conformisme pourrait se rapprocher du collectivisme, non pas tant au point de vue économique, ni politique, mais dans la conformité au même modèle de vie et de pensée journalières. Que cela se produise ou non, et ce, à quelque degré que ce soit, dépend, pour une bonne part, du courage d'être, c'est-à-dire d'être soi.

En conclusion, la recette du courage d'être et du sens «en dépit de» apparaît simple ou naturelle dans la participation ou dans la production, puisque :

C'est le danger de la perte de soi qui suscite une contestation de ces formes de courage et fait surgir le courage d'être soi, courage qui est lui-même menacé par la perte du monde.²⁸

²⁶ 138

²⁷ 139

²⁸ 136-141

6- LE COURAGE D'ÊTRE DES LUMIÈRES

Le courage d'être soi du Siècle des Lumières marque une application de l'individu qui implique sa participation à l'universel et à la rationalité. Le *soi* individuel est porteur de *raison*. Le sens est dans le courage d'être du soi rationnel.

C'est un courage de combat et d'audace. Il triomphe de la menace de l'absurde par l'action courageuse. Il domine la menace de la culpabilité en acceptant les erreurs, les défaillances, les méfaits, qui surviennent aussi bien dans la vie individuelle que dans la vie sociale, comme inévitables, et en même temps comme susceptibles d'être corrigés par l'éducation. C'est le courage de s'affirmer soi-même comme chemin vers un état plus élevé de rationalité.²⁹

7- LE COURAGE D'ÊTRE DU ROMANTISME

L'évolution historique précédente avait enlevé au mal son caractère personnel. Avec l'humanisme déjà le mal relevait d'une structure cosmique et non plus de la responsabilité individuelle. La découverte d'une puissance destructrice au cœur de l'individu (le «démonique» au sens de Tillich) impliqua la nécessité d'affirmer dans son courage d'être sa propre réalité destructrice. Cette attitude s'est opposée au conformisme moral du chrétien ou de l'humaniste caractéristiques du Moyen-âge. Avec le Romantisme cette nécessité est acceptée avec empressement par les arts au sens large. La puissance démonique est exprimée comme faisant partie de la puissance créatrice de l'être. Le *sens* s'exprime dans la lutte contre la puissance démonique. Cette évolution trace son chemin au radicalisme du XXème, au sein duquel le courage d'être soi trouve sa plus forte expression dans le mouvement *existentialiste*.

Le courage d'être soi ne s'est jamais complètement séparé de son autre pôle, le courage d'être participant. De plus il laisse entrevoir que le fait de surmonter l'isolement et d'affronter le danger de perdre son propre monde dans l'affirmation de soi individuelle ouvre la voie à quelque chose qui transcende à la fois le soi et le monde.³⁰

8- LE COURAGE D'ÊTRE DE L'EXISTENTIALISME

La participation du soi est indispensable à la découverte de ce qu'il est. Mais le fait d'y participer le change, et réciproquement. L'être devient insaisissable, de même *le sens* qui disparaît.

Dans toute connaissance existentielle, le sujet et l'objet sont transformés par l'acte même de connaître. La connaissance existentielle se fonde sur une rencontre au sein de laquelle une nouvelle signification est créée et reconnue.³¹

De Pascal à Nietzsche, en passant par Marx et Kierkegaard, les philosophes de la vie ont eu le désir d'échapper à l'anéantissement de l'être ou du soi, et donc du sens. Ils ont cherché à

sauver la vie du pouvoir destructeur de l'objectivation de soi. Ils combattaient pour la protection de la personne, pour l'auto-affirmation du soi, dans une situation où le soi était de plus en plus perdu dans son monde. Ils ont tenté de tracer une voie où le courage d'être soit dans des conditions qui annihilent le soi et le remplaçaient par une chose.³²

Et Tillich de constater avec prémonition pour les modes de la déconstruction qui ont suivi plus tard, tel un médecin de la société, ces maux qui nous rongent :

²⁹ 146

³⁰ 152

³¹ 154

³² 167

L'existentialisme est devenu une réalité occidentale dans tous les domaines où l'esprit humain a un pouvoir créateur.

Il est l'expression de l'angoisse de l'absurde ainsi que la tentative pour intégrer cette angoisse au courage d'être soi.

Il a vécu l'expérience de l'effondrement du sens. L'être humain du XXème a perdu un monde plein de significations et un soi vivant dans des significations d'un centre spirituel.

Tillich est un homme de foi, d'espérance et de sens. Pour lui *sole gratia*, rien n'est perdu :

L'homme s'est sacrifié à ses propres productions, mais il demeure conscient de ce qu'il a perdu ou de ce qu'il est continuellement en train de perdre. Il est encore assez humain pour éprouver sa déshumanisation et son désespoir.

Il réagit avec le courage du désespoir, le courage d'assumer son espoir et de résister à la menace radicale du non-être par le courage d'être soi.³³

La philosophie *existentielle* donne à la démarche un cadre théorique. Heidegger par exemple décrit le courage du désespoir en termes philosophiques exacts. Avec les concepts de non-être, finitude, angoisse, souci-d'avoir-à-mourir, culpabilité, conscience, soi, participation, etc. Vient ensuite le phénomène de résolution ou *Entschlossenheit*, ou sortie hors de la soumission au conformisme et au retrait sur soi où l'angoisse avait enfermé l'être. Cette *échappée* au manque de sens implique pour ces philosophes que l'être trouve en lui-même le *soi* qu'il est et le *sens* ultime de cet être. Il est seul pour initier cette résolution, sans participation, sans croire en Dieu et seul il peut seulement y parvenir. Pour Tillich il reste tout de même l'angoisse de l'absurde et celle de la culpabilité. En effet seule la résolution intentionnelle en tant que telle rend bien ce qui sera bien, et il n'existera dès lors ni norme, ni critère de ce qui sera bien, de ce qui sera mal.

Une fois cette ouverture réalisée, personne ne peut diriger les actions de l'individu résolu : ni Dieu, ni les usages, ni les lois de la raison, ni les normes ou les principes. Notre conscience est un appel à nous-mêmes. Quelque chose de concret. Nous devons décider où aller. Elle n'est ni la voix de Dieu, ni la conscience de principes éternels. Elle nous appelle à être nous-mêmes hors de la conduite de l'homme moyen, hors du bavardage quotidien, de la routine de tous les jours et loin de l'adaptation qui est le grand principe du courage d'être participant. Mais si nous suivons cet appel nous devenons coupables inévitablement, non à cause de notre faiblesse morale, mais à cause de notre situation existentielle. En ayant eu le courage d'être nous-mêmes, nous devenons coupables, et il nous est demandé d'assumer cette culpabilité existentielle. L'absurde sous tous ses aspects ne peut être affronté que par ceux qui embrassent, avec résolution, l'angoisse de la finitude et de la culpabilité. Il n'existe ni nombre ni critère de ce qui est bien de ce qui est mal.

Les conséquences de cette attitude chez Heidegger, une résolution, une intentionnalité de l'être hors de sa condition contingente pour se réaliser en tant qu'être ou soi, a quelque chose de mystique. La résolution, privée de tout autre sens que la réalisation de l'être en *soi*, ne peut conduire qu'à la destruction de cet être et à son rebondissement sans la *participation*. D'où le lien entre l'existentialisme et les collectivismes du XXème, nous ajoutons les fanatismes du XXIème.

Sartre ira jusqu'au bout en dépassant le côté mystique de Heidegger : «L'essence de l'homme est son existence».

L'existentialisme radical prétend savoir ce qu'il fait. Il a néanmoins mené aux totalitarismes du XXème car le soi soi coupé de sa participation au monde est une coquille vide. Il lui faut agir parce qu'il vit, mais il lui faut recommencer à faire chaque action parce que le fait d'agir engage celui qui

³³ 168

agit dans ce sur quoi il agit. Il se donne un contenu et, ce faisant, il limite sa liberté de faire lui-même ce qu'il veut.

Le soi se perd dans le collectivisme et le monde se perd dans l'existentialisme.³⁴

9- COURAGE ET TRANSCENDANCE. LE COURAGE D'ACCEPTER D'ÊTRE ACCEPTÉ.

Tillich aborde la synthèse de sa recherche de *sens* qui va du *courage d'être* «en dépit de» pour aboutir au «courage d'accepter d'être accepté». Cette conclusion sera à fois philosophique, morale et pragmatique. Il lui ajoute une dimension de foi qu'on peut accepter ou mettre de côté. Voici la définition du courage. Attention, il s'agit bien du courage d'être, soit de donner du sens. Le courage est une expression de la dynamique de l'être, nous ajoutons de la dynamique du sens et qui fait sens. Ce courage d'être ou du sens, se définit dans les trois dimensions de l'angoisse que nous avons mentionnées. Tillich confirme que ce courage d'être et du sens dépasse l'individu, puisqu'il lui permet d'aller au-delà de ce qui le dépasse, soit la mort, l'absurde, la condamnation. C'est ce positionnement par rapport à une transcendance (pas nécessairement divine) que prend la notion du «courage d'accepter d'être accepté», que nous allons développer.

Le courage est l'affirmation de soi en dépit du fait du non-être. C'est l'acte du soi individuel qui assume l'angoisse du non-être, en s'affirmant lui-même, soit comme partie d'un tout englobant, soit dans son ispéité individuelle. Le courage comporte toujours un risque, car il est sous la menace du non-être.

Le courage a besoin de la puissance de l'être, puissance qui transcende le non-être qui est ressenti dans l'angoisse du destin et de la mort, qui est présent dans l'angoisse du vide et de l'absurde, qui est agissant dans l'angoisse de la culpabilité et de la condamnation. Le courage qui intègre cette triple angoisse s'enracine nécessairement dans une puissance d'être qui est plus grande que la puissance du soi propre et plus grande que celle du monde.³⁵

9.1- La puissance et la participation de l'être comme source du courage d'être. La foi

La puissance de l'être se développe par exemple dans l'expérience *mystique*, où elle puise alors la source du courage d'être et du *sens*.

La relation à *l'être-même* est de nature mystique si c'est la *participation* qui prédomine.

La puissance de l'être peut se développer principalement depuis l'être-même. Elle a alors un caractère personnel.

Le plus souvent c'est une corrélation entre ces deux pôles qui exprime le courage d'être et le sens. L'orientation est alors celle de la *foi*. Pas nécessairement en Dieu, mais dans la projection *métaphysique*.

Si les deux pôles sont affirmés et transcendés, la relation à l'être-même a le caractère de la foi.³⁶

Il est clair que le plus souvent l'orientation de la *foi* est de nature religieuse. C'est aussi une forme de *participation* du courage d'être et du sens. Le pôle de l'individuation s'exprime dans l'expérience religieuse sous la forme d'une rencontre personnelle avec Dieu, et le courage qui en résulte est le courage de la confiance en la réalité personnelle qui se révèle dans l'expérience religieuse. Au contraire de la mystique, c'est une communion personnelle avec la source du courage. Approfondir à ce propos

³⁴ 175-177

³⁵ 181

³⁶ 183

les différences entre catholiques et réformés dans la corrélation entre le soi (le soi avec dieu, plutôt protestant) et la participation (le soi avec l'Eglise plutôt catholique).

La Réforme a rompu avec le collectivisme chrétien du Moyen-Age et la tendance à la participation de l'être. Pour Luther le courage de la confiance exprime une confiance personnelle qui provient d'une rencontre de personne à personne avec Dieu.

Le courage d'être de la Réforme cependant va plus loin, et ce n'est pas une surprise :

Le courage des Réformateurs n'est pas plus le courage d'être soi qu'il est le courage d'être participant : il les transcende tous les deux et en fait la synthèse.

Et de conclure de manière typiquement protestante en deux temps paradoxaux, le premier sans Dieu nécessairement, le second avec Dieu nécessairement, et c'est là l'intérêt de la démarche :

On ne peut prendre confiance dans sa propre existence qu'après avoir cessé de fonder sa confiance en soi-même.

Le courage de la confiance ne repose en aucune façon sur quelque chose de fini, en-dehors de soi-même, pas même sur l'Eglise. Il s'appuie sur Dieu seul et uniquement sur Dieu dont on fait l'expérience dans une rencontre unique et personnelle.³⁷

9.2- La culpabilité et le courage d'accepter d'être accepté

Au final donner du *sens*, soit développer le *courage d'être*, rejoint la dynamique de l'être-là en devenir d'être soi, but par définition non atteignable. C'est le courage de *s'accepter*, mais non pas seulement à la superficie de l'être (tel qu'on apparaît), mais en profondeur de l'être (accepter d'être accepté tel qu'on n'est pas, puisque le non-être, et le non-sens nous sont inhérents), soit avec les angoisses de l'absence de sens, et donc d'accepter d'être accepté avec notre finitude. *Accepter d'être accepté*, c'est à nos yeux une expression de l'amour, du respect de l'autre dans l'absolu de sa dignité ou de son ipsité qui lui et nous échappent. Ou encore une réplique du face à face à la Levinas, qui révèle l'identité de soi à travers celle d'autrui, sans qu'aucune des deux ne s'impose à l'autre, en prenne possession ou la remplace. Au contraire leur reflet fait rebondir ce face à face vers cet infini (Levinas), cet ultime inconditionnel (Tillich), ce sens dont chacun sait et accepte qu'il ne l'atteindra jamais, bien qu'il existe.

L'expression du sens qui revient à accepter d'être accepté est profondément protestante :

Au centre du courage protestant de la confiance se trouve le courage d'accepter d'être accepté en dépit de la conscience de la culpabilité.

Mais elle peut être assimilable au catholicisme, et c'est bien heureux, car au final cette définition du *sens*, qui revient à *accepter d'être accepté*, est avant tout chrétienne (les Grâces, soit l'Amour, la Miséricorde incarnées en Christ le Sauveur de l'humanité, ou le courage d'exister, ou encore le courage d'accepter d'être accepté). Mais elle est également valable dans l'amour humain et le respect mutuel. En effet :

C'est le courage de s'affirmer soi-même. C'est le courage de la confiance. Il s'enracine dans la certitude personnelle, totale e immédiate du pardon divin.

C'est l'expression authentique de la doctrine paulino-luthérienne de la justification par la foi.

³⁷ 186-189

Il ne s'agit pas du courage existentiel d'être soi mais de l'axe paradoxal d'être accepté par ce qui transcende infiniment notre soi individuel. Dans l'expérience des Réformateurs, il s'agit de l'acceptation du pécheur inacceptable dans la communion de Dieu qui juge et qui transforme.³⁸

10. L'ANGOISSE EN RAPPORT AVEC LA MORT. IMMORTALITÉ DE L'ÂME OU RELATION DE L'ÊTRE ESSENTIEL ? LE TOUT EST UNE AFFAIRE DE CONFIANCE (OU DE FOI)

Le rapport, ou encore l'immanence comme le qualifie Tillich des angoisses et des craintes entre elles, se rapportent à la culpabilité, à la corruption, la finitude, la mort, en bref la souffrance et l'absence de sens. Or le courage d'être, ou le courage d'accepter d'être accepté, soit que le *sens* qui nous échappe donne le sens que nous recherchons, permet de dominer cette angoisse. Voici quelques expressions de ce courage d'être ou selon nous de ce «courage de sens» :

Conquérir l'angoisse de la culpabilité revient à conquérir l'angoisse du destin. Le courage de la confiance surmonte l'angoisse du destin, comme il surmonte celle de la culpabilité. Cette angoisse est en rapport direct avec celle de la mort.

Socrate, qui par la puissance du soi essentiel a dominé l'angoisse de la mort, est devenu le symbole du courage d'assumer sa mort.

Toutefois Socrate fait clairement comprendre que le courage de mourir est l'épreuve du courage d'être.

Le courage de la confiance se fonde sur une rencontre personnelle avec Dieu. Et le courage d'être à son fondement dans l'Union mystique. Ces deux courages peuvent-ils fusionner devant la présence envahissante de l'angoisse du doute et de l'absurde ?

La croyance populaire à l'immortalité qui, dans le monde occidental, a dans une large mesure, pris la place du symbole chrétien de la résurrection est un mélange de courage et d'évasion.

11. DEUX TYPES DE COURAGE D'ÊTRE : PLATON - CHRISTIANISME

Le courage de Socrate, tel que l'a décrit Platon, se fonde non sur la doctrine d'une immortalité de l'âme, mais sur l'affirmation d'elle-même dans son être essentiel et indestructible. Socrate sait qu'il participe à deux ordres de réalité et que l'un deux transcende l'autre.

Mais le courage socratique d'assumer sa mort (et de trouver le sens) présuppose que l'individu a la capacité de participer à ces deux ordres : le temporel et l'éternel. Le christianisme refuse ce présupposé ; dans sa perspective nous sommes aliénés dans notre être essentiel. Nous sommes dans un état de liberté captive, ce qui veut dire que nous ne sommes pas capables de réaliser ce que demande notre être essentiel, mais comme forcés de le contredire.

C'est pourquoi la mort ne peut s'accepter que dans une position de confiance, dans laquelle elle cesse d'être le «salaire du péché». Il s'agit, en quelque sorte, de la condition d'être acceptés en dépit du fait que nous sommes inacceptables.

Reste la question de savoir si les deux types du courage d'accepter d'être accepté peuvent être unifiés devant la puissance envahissante du doute et de l'absurde ?³⁹

12. LA FOI ABSOLUE ET LE COURAGE D'ÊTRE

Nous avons vu que pour Tillich le *courage d'être* ne fait pas nécessairement appel au concept de *foi*. Même s'il fait appel à l'union mystique avec le fondement de l'être, de même dans l'hypothèse d'une rencontre personnelle avec Dieu. C'est que pour lui le concept de la foi a aujourd'hui perdu son sens

³⁸ 189-192

³⁹ 192-196

authentique, celui «d'une croyance en quelque chose d'incroyable». Pour lui le concept de foi implique bien davantage. Il introduit le concept de foi absolue. Donc L'union mystique ou la rencontre personnelle pour Tillich ne répondent pas au concept de foi.

Tillich rejette l'idée existentialiste d'un saut qui fasse passer du doute (et donne du *sens* à la certitude dogmatique) de l'absurde à un ensemble de symboles où s'incorpore la présence d'un groupe particulier, ecclésiastique ou politique.

Certes il attribue le courage d'être à ceux qui se sont convertis, mais il ne répond pas à la question de savoir *comment* un tel courage est en soi possible. Il faut que dans sa réponse l'absurde soit accepté comme condition préalable. Il n'y a pas de réponse si l'on exige la suppression préalable de l'absurde, car c'est précisément ce qui ne peut pas se faire. Celui qui est pris dans l'étreinte du doute et de l'absurde ne peut pas s'en libérer par lui-même, mais il réclame une réponse qui soit valable à l'intérieur de sa situation de désespoir et non hors d'elle. Il est en quête de ce fondement ultime que nous appelons le *courage du désespoir*. Il n'y a qu'une réponse possible si on ne cherche pas à éluder la question, à savoir que cette acceptation du désespoir est en elle-même foi et limite extrême du courage d'être.⁴⁰

La foi est le fait d'être saisi par la puissance de l'être-même. Le courage d'être est une expression de la foi.

La foi est l'expérience de cette puissance.

C'est une expérience qui possède un caractère paradoxal : celui accepter d'être accepté. L'être-même transcende infiniment tout être fini ; Dieu, dans la rencontre divino-humaine, transcende l'ère humain inconditionnellement.

La foi n'est pas l'acceptation théorique de quelque chose d'incertain, elle est l'acceptation existentielle de quelque chose qui transcende tout ce qui est et à laquelle participe tout ce qui est. La foi qui est saisie par cette puissance est capable de s'affirmer parce qu'elle sait qu'elle est affirmée par la puissance de l'être-même. Sur ce point l'expérience mystique et la rencontre personnelle sont identiques. Pour l'une et pour l'autre la foi est à la base du courage d'être.

C'est là un point déterminant à une époque comme la nôtre où domine l'ombre du doute et de l'absurde.

Mais si le doute et l'absurde dominent réellement. On expérimente alors un abîme dans lequel disparaissent le sens de la vie et la vérité de la responsabilité ultime.

Tillich tranche la question de la foi avec le concept de la *foi absolue*, qu'il caractérise comme suit :

- elle est présente même dans la présence la plus radicale du non-être
- Vitalité et intentionnalité se développent concomitamment, la vitalité permet de se maintenir au-dessus de l'abîme du non-sens et de l'absurde et l'intentionnalité envisage la possibilité, voire la nécessité qu'il existe autre chose
- l'expérience du non-être doit dépendre de celle de l'être et l'expérience de l'absence de sens dépend de celle du sens.

Même dans le désespoir on a assez d'être pour rendre possible le désespoir.⁴¹

⁴⁰ 196-200

⁴¹ 201

- accepter d'être accepté

L'absence de sens, aussi longtemps qu'elle est expérimentée, implique l'expérience d'une puissance d'acceptation.⁴².

- Enfin la foi absolue dépasse la rencontre divino-humaine

En effet malgré les déclarations des théologiens, le doute radical empêche la relation de sujet défini (l'homme) à un objet défini (Dieu), de même l'inverse. Cette situation doit être acceptée. Elle a pour conséquence de

soumettre les contenus de la foi ordinaire à la critique et à la transformation. Dans sa forme radicale le courage d'être est une clef pour une idée de Dieu, qui transcende à la fois le mysticisme et la rencontre de personne à personne.⁴³

10- LE COURAGE D'ÊTRE COMME CLEF DE L'ÊTRE-MÊME

Le courage d'être est en soi révélateur, en particulier de sens :

Il montre la nature de l'être, il montre que l'affirmation de soi de l'être est une affirmation que surmonte la négation.

L'être inclut le non-être de telle sorte que le non-être n'a pas l'avantage sur lui. Le non-être appartient à l'être, il ne peut être séparé de lui.

Le non-être pousse l'être en-dehors de sa retraite : il le force à s'affirmer lui-même de façon dynamique.⁴⁴

La *puissance de l'être* décrit l'être et lui donne le *sens* qui justifie le courage et son devenir.

De même :

Spinoza, malgré sa définition statique de la substance - c'est le nom qu'il donne à la puissance ultime de l'être -, fait l'unité de tendances philosophiques et mystiques lorsqu'il parle de l'amour et de la connaissance avec lesquelles Dieu s'aime et se connaît lui-même à travers l'amour et la connaissance des êtres finis. Le non-être - ce qui dévoile le divin en le sortant de son isolement et le révèle comme puissance et comme amour. C'est le non-être qui fait de Dieu un Dieu vivant.

Mais là où il non-être, il y a finitude et angoisse. Si nous disons que le non-être appartient à être-même, nous disons que la finitude et l'angoisse lui appartiennent également.

Toutes les fois que les philosophes et les théologiens ont parlé de la béatitude divine, ils ont mentionné implicitement, et quelquefois explicitement, l'angoisse de la finitude qui est éternellement intégrée à la béatitude infinie du divin.⁴⁵

L'affirmation de soi divine est la puissance qui rend possible l'affirmation de soi d'être fini, qui rend possible le courage d'être.

Celui qui accueille cette puissance dans une démarche mystique ou personnelle, ou dans un acte de foi absolue, est conscient de la source de son courage d'être.

⁴² 201

⁴³ 202

⁴⁴ 203

⁴⁵ 204

Il n'en est pas conscient, ou il en refuse le sens dans le cynisme et l'indifférence. Mais la puissance agit dans la mesure où il a le courage d'assumer son angoisse. La puissance de l'être est agissante en nous, que nous la reconnaissons ou non. Et :

Tout acte de courage est une manifestation du fondement de l'être.

En affirmant notre être, nous participons à l'affirmation de soi de l'être-même. Il n'y a pas d'arguments valables sur l'existence de Dieu, ni il y a des actes de courage dans lesquels nous affirmons la puissance de l'être, que nous le reconnaissons ou non. Si nous la reconnaissons, nous acceptons consciemment le fait que nous sommes acceptés.

Le courage a un pouvoir relationnel : le courage d'être est la clef de l'être-même.⁴⁶

En conclusion la «foi absolue», selon Tillich, est une relation de l'individu (l'être-là) au fondement de son être, soit une tension qui va de l'être-là au soi, qui procure le courage d'intégrer l'absence de sens. Selon lui, son contenu, qui n'est pas spécifique, c'est «Dieu au-dessus de Dieu». C'est que

La foi absolue et sa conséquence, le courage d'intégrer le doute radical, le doute à propos de Dieu, transcendent la notion théiste de Dieu.⁴⁷

L'expression ou le concept de «Dieu au-dessus de Dieu» dépasse celle et celui de *théisme*. Le *théisme*, on le sait, est un concept d'un Dieu unique n'appartenant à aucune religion positive, distinct du monde ou de l'immanence mais qui agit sur le monde. Pour Tillich théisme et athéisme (qui lui répond) sont des concepts vagues, émotionnels, à connotation morale, qui relèvent de la poésie. Ils signifient l'affirmation imprécise, vague, non spécifiée de Dieu, et ne donnent ni sens, ni ne désignent ce dont ils parlent quand ils parlent de Dieu.

Le théisme peut par contre signifier la relation divino-humaine de personne à personne avec Dieu selon la tradition judéo-chrétienne :

Ainsi compris le théisme représente l'aspect non mystique de la religion biblique et du christianisme historique.⁴⁸

Le théisme peut enfin procéder de la théologie, auquel cas il développe les arguments en faveur de l'existence de Dieu.

Tillich nous invite à dépasser toutes ces formes de théisme par le courage d'être, parce qu'il est unilatéral, de la «mauvaise théologie» qui place un être (Dieu) à côté des autres, soit encore une partie de l'ensemble du Tout ou de la réalité.

C'est ce dieu dont Nietzsche saisit qu'il faut le tuer parce que personne ne peut tolérer d'être transformé purement et simplement en objet de connaissance et de domination absolues.

Et Tillich de préciser que

C'est là que se trouve également la racine la plus profonde de l'athéisme, qui se justifie en réaction contre le théisme théologique.

De même pour la racine la plus profonde du désespoir existentialiste et de l'angoisse de l'absurde largement répandue à notre époque.⁴⁹

⁴⁶ 205

⁴⁷ 206

⁴⁸ 207

⁴⁹ 209

En conclusion le théisme est dépassé par la foi absolue, soit l'acte d'accepter d'être accepté sans personne ni quoi que ce soit qui accepte.

La foi absolue est la puissance de l'être-même qui accepte et donne le courage d'être.⁵⁰

11- LE DIEU AU-DESSUS DE DIEU ET LE COURAGE D'ÊTRE

La source ultime du courage d'être n'est donc pas dans le théisme, mais dans «Dieu au-dessus de Dieu». Le théisme doit être dépassé. «Dieu au-dessus de Dieu» est l'objet du mysticisme, et celui-ci doit aussi se dépasser, pour atteindre le *courage d'être*. Le théisme ne prend au sérieux ni le concret, ni le doute et effectue une plongée au fondement de l'être et du sens en laissant derrière lui l'être-là, l'immanence, le concret, les valeurs de ce monde. Comme tel il ne résout pas le problème de l'absurde et du sens.

Néanmoins la foi absolue est en accord avec la foi qu'implique le mysticisme, en ce que toutes deux dépassent le théisme qui objective Dieu en en faisant un être.⁵¹

Le théisme, le mysticisme, sont présents dans la rencontre avec le «Dieu au-dessus de Dieu» et celle-ci unit et transcende le *courage d'être participant* et le *courage d'être soi*. Nous participons à ce qui n'est pas qu'une partie, mais à ce qui est fondement de la totalité. Et le mouvement est réciproque :

Si le soi participe à la puissance de l'être-même, il se reçoit lui-même en retour, car la puissance de l'être agit à travers la puissance de soi individuel.⁵²

Seule une Eglise qui se détache du théisme et sacrifie ses symboles concrets, peut être la médiatrice d'un courage qui intègre le doute et l'absurde.

C'est l'Eglise au pied de la Croix qui seule peut faire cela, l'Eglise qui prêche le Crucifié dont la prière s'élançait comme un cri vers Dieu, qui n'en demeurait pas moins son Dieu après que le Dieu de la confiance l'eût laissé dans les ténèbres du doute et de l'absurde. Etre participant à une telle Eglise, c'est recevoir un courage d'être dans lequel on ne peut pas perdre son propre soi et dans lequel on reçoit le monde auquel on appartient.⁵³

Aucune conclusion ne sera plus claire que celle de Tillich, où les dimensions philosophiques, théologiques, ecclésiales, sociologiques, psychologiques, bref les sciences de l'homme se rejoignent, pour définir un *sens de la vie* qui s'exprime et se développe dans le *courage d'être*, ou encore le «*courage d'accepter d'être accepté*». Ce peut être le courage d'accepter d'être accepté avec les angoisses, la finitude, soit d'être saisi par Dieu en l'état. La condition est que ce «Dieu soit au-dessus de Dieu», soit qu'il loge au-delà de toute portée :

La foi absolue, ou l'état d'être saisi par Dieu au-delà de Dieu, n'est pas un état qui apparaît à côté des autres états d'esprit. Elle n'est jamais quelque chose de séparé et de défini. Comme un événement qu'on pourrait isoler et décrire. Elle est toujours un mouvement présent dans, avec et sous-jacent aux autres états de l'esprit. Elle est une situation de frontière à la limite des possibilités humaines. Elle est cette frontière. C'est ce qui fait qu'elle est tout à la fois le courage du désespoir et le courage qui se trouve dans et au-dessus de tout courage. Elle n'est pas un lieu où l'on peut vivre, elle est en-dehors de la sécurité des mots et de concepts ; elle est sans nom, sans Eglise, sans culte et sans théologie. Il n'empêche que c'est elle qui est à l'œuvre dans la profondeur de toutes

⁵⁰ 209

⁵¹ 210

⁵² 211

⁵³ 212

ces réalités. Elle est la puissance de l'être à laquelle chacune de ces réalités participe et dont elles sont des expressions fragmentaires.⁵⁴

Ce sens de la vie s'exprime et se développe dans le *courage d'être*, ou encore le «courage d'accepter d'être accepté» sans perspective d'être saisi par Dieu, nous voulons dire sans la foi en Dieu :

Le courage stoïcien réapparaît mais non comme en la raison universelle. Il réapparaît sous la forme d'une foi absolue qui dit Oui à l'être sans rien voir de concret qui pourrait être vainqueur du non-être dans le destin et la mort. ⁵⁵

De même dans le monde d'aujourd'hui de banalisation généralisée, de perte des valeurs et du sens, d'éloignement des concepts de participation aux Eglises et d'abandon aux formes du totalitarisme religieux, on peut résister à la perte de puissances des repères traditionnels :

On peut également être conscient de Dieu au-dessus de Dieu du théisme dans l'angoisse de la culpabilité et de la condamnation, lorsque les symboles traditionnels qui rendaient les êtres humains capables de résister à ces formes d'angoisse ont perdu de leur puissance.⁵⁶

Et la conclusion est limpide dans sa logique humaine de la quête de sens :

Le courage luthérien réapparaît, mais il n'est plus soutenu par la foi en un Dieu qui juge et qui pardonne. Il réapparaît sous la forme d'une foi absolue qui dit Oui, bien qu'il n'y ait pas de puissance particulière qui soit victorieuse de la culpabilité.

Le courage d'assumer l'angoisse de l'absurde est l'ultime frontière jusqu'où le courage d'être peut aller. Au-delà de cette limite, c'est le pur non-être.

Le courage d'être s'enracine dans le Dieu qui apparaît quand Dieu a disparu dans l'angoisse du doute.⁵⁷

Jean-Marie Brandt, 23mai 2016

⁵⁴ 212

⁵⁵ 213

⁵⁶ 213

⁵⁷ 213